la supposez, elle procure les plus vives jouissances.—Les meilleures odeurs, lorsqu'elles sentent *fort*, sont désagréables.—Les jeux de hasard, *quelque* médiocres qu'ils paraissent, sont toujours chers et dangereux.—*Toute* autre personne, *toute* autre chose lui conviendrait mieux.—Les premiers chrétiens, *tous* égaux, gouvernaient secrètement leur société pauvre et sainte à la pluralité des voix.—Vous méritez sans doute une *tout* autre destinée.—Le chien n'a nulle ambition, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est *tout* zèle, *tout* ardeur et *tout* obéissance.—*Tout* Rome le sait, on l'a vu.

J. O. C.

DICTEES D'ORTHOGRAPHE USUELLE.

(*Fautes à relever.*—Livraison précédente, page 264, 2de colonne, II, ligne 12e, lire : des objets *d'art*...; III, ligne 3e, écrire : *avaient* tout perdu...)

I. LE CHEVAL ARABE.

Les chevaux arabes sont, en général, d'une constitution délicate, mais ils s'accoutument cependant avec facilité aux fatigues des longues marches. Ils sont prompts, actifs, d'une vitesse surprenante, et presque toujours exempts de difformités apparentes. Ils sont si doux et si dociles, qu'ils peuvent être soignés par les enfants, avec lesquels ils dorment sous la même tente, surtout quand ils sont jeunes. Jusqu'à l'âge de quatre ans, on ne leur met ni selle ni fers ; ils sont communément nourris avec du lait de chameau, et peuvent supporter la soif plusieurs jours de suite. L'affection fraternelle, la prédilection décidée que les Arabes portent à leurs montures, sont fondées non seulement sur l'utilité qu'ils en retirent dans leur vie active et vagabonde, mais encore sur une ancienne croyance qui doue les chevaux de sentiments nobles et généreux. Le cheval, disent-ils, est la plus belle créature après l'homme ; la plus belle occupation est de le soigner, le plus délicieux amusement de le monter. (*Magasin pittoresque.*)

II. LES PRODUCTIONS VARIÉES DE L'AFRIQUE.

Les cornes d'ivoire, de rhinocéros, de buffles, d'antilopes, les graines oléagineuses, les plumes d'autruches (1), la gomme, la myrrhe, la cire, les peaux, les animaux utiles, tout est ici à profusion, il y a de quoi enrichir l'Europe. Le sol, riche en humus végétal, très souvent arrosé par des pluies bienfaisantes et par de nombreuses rivières, est d'une fertilité prodigieuse ; les céréales : blé, orge, maïs, pois, fèves ; (2) les plantes textiles : chanvre, lin, coton, jusqu'au safran y croissent presque côte à côte et se succèdent de trois en trois mois sans épuiser la terre, sans aucune espèce d'engrais. Les bananiers donnent toute l'année des fruits à côté des cannes à sucre, des citronniers et des cédrats gros comme ma tête. Ailleurs, le sol est couvert d'une variété infinie de plantes, de forêts d'oliviers, de genévriers hauts de cinquante mètres : c'est un vrai paradis, désert encore, à peine parcouru par quelques sauvages. (ANTINORI.)

III. LE VOYAGEUR PRIANT DANS UNE CHAPELLE BATIE SUR UNE ANCIENNE VILLA ROMAINE.

C'était un dimanche : la porte de cette chapelle était ouverte, j'y entrai ; je vis trois petits autels disposés en forme de croix ; sur celui du milieu s'élevait un grand crucifix d'argent, devant lequel brûlait une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avait l'air très malheureux, était prosterné auprès d'un banc ; il priait avec tant de ferveur qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. J'ai senti ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement*, et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je prononçai cette prière : " Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pèlerin vous adorât dans cette humble asile, bâti sur les ruines du palais d'un des grands de la terre, nous ne sommes ici que deux fidèles prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu, qui semble si profondément humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande ; faites que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir mes infirmités, afin que ces deux chrétiens qui sont inconnus l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, soient tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur, par les miracles de la charité."

(CHATEAUBRIAND.)

IV. L'HUILE DE PETROLE.

Le nom de *pétrole*, tiré du grec, signifie *huile de pierre*. Cette huile se trouve dans les entrailles de la terre, d'où on l'extrait comme on tire l'eau d'un puits. Ce n'est pas une découverte nouvelle : Plutarque en fait mention ; elle était connue d'Hérodote. Des sources de cette huile ont été rencontrées dans différents pays, dans l'Inde et en Italie ; cependant sa découverte en Amérique a produit une vive sensation, parce que les gisements de ce pays sont d'une grande importance et capables d'alimenter le monde. Pour l'exploiter, on a établi plusieurs chemins nouveaux. La progression de la production a été très rapide. Une partie du sol de l'Amérique repose sur d'immenses nappes de ce liquide, et dans beaucoup de contrées il suffit de percer la croûte solide superficielle pour en faire jaillir des sources. Il est même arrivé souvent que ces jets qui se déversaient dans des rivières et étaient mis accidentellement en contact avec le feu, produisaient une mer de flammes s'agitant sur les eaux, et embrasant les arbres sur les rives.

L'exploitation de cette richesse, comme son emploi, exige de grandes précautions, et, malgré ces précautions, elle a causé de nombreux et terribles incendies.

Quelle est l'origine de l'huile de pétrole ? La science l'a recherchée sans pouvoir la déterminer d'une manière certaine. On s'accorde cependant à croire qu'elle est due à la transformation

---

(1) Buffles, antilopes, et autruches pourraient également s'écrire au *singulier*.

(2) Les pois, les fèves, sont, pensons-nous, des *légumes*, et non des *céréales*.